

Dimanche 2 août 2020
8^e dimanche après la Trinité
Jean 9, 1-7

Dans mes souvenirs, l'aveugle appelait à l'aide et Jésus lui rendait la vue. Mais non, il semble que cet homme n'ait rien demandé. Est-ce parce qu'il a trouvé la paix intérieure, celle qui lui permet d'accepter ce qui ne peut être changé ? Ou est-ce parce qu'il est résigné ? Ou, se pourrait-il que le poids de sa souffrance soit tel qu'il ne trouve plus la force de réagir ? C'est une question sans réponse. Certains d'entre nous savent que parfois on ne peut que se taire ou faire comme si ça allait bien.

Paradoxalement, en restant assis au bord du chemin pour mendier, sans rien demander, cet aveugle nous met du baume au cœur. Sa passivité nous donne à espérer. Ce qu'il nous dit c'est, que celui qui s'en sort, ce n'est pas forcément celui qui crie le plus fort, qui court le plus vite, qui montre qu'il a la foi la plus virile, pour reprendre les paroles d'un de nos cantiques ! La vie de cet homme est probablement un enfer. Il est la honte de sa famille sur laquelle son infirmité jette l'opprobre. Il en est réduit à mendier. Et que dire du fait qu'il vive dans l'obscurité depuis toujours ! Les disciples qui passent devant lui n'ont aucun doute quant au fait qu'il a mérité ce qui lui arrive. Ils expriment ce que tout le monde pense : si ce n'est pour son péché personnel, c'est du moins pour celui des parents que cet homme est handicapé. Il n'y a pas chez eux une once de compassion. La question qui les intéresse est théologique, faisant référence à la faute des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième

génération** : « *Qui a péché ?* ». Que quelqu'un soit coupable ne fait aucun doute chez eux.

Nous répétons à l'envi que c'était un point de vue de la société de l'époque. Mais pas que ! Combien de fois avons-nous eu l'occasion de rappeler que Dieu n'est pas à l'origine des malheurs qui nous frappent, ni individuellement, ni collectivement ? Dans les derniers temps, durant la pandémie, n'avez-vous pas entendu dire que c'est Dieu qui punissait l'humanité qui s'était détournée de Lui. Cette vision de la culpabilité des victimes est tellement ancrée en nous, qu'on se doit de se demander pourquoi tous les discours déculpabilisant dans nos églises n'ont jamais réussi à endiguer cette certitude chez beaucoup. Est-ce l'influence des religions orientales et l'idée du karma ? Est-ce le discours de l'Eglise elle-même qui serait, comme le prétend Nietzsche, responsable du sentiment de culpabilité généralisé dans les sociétés judéo-chrétiennes ?

Je rajoute que les religions ne détiennent plus le monopole de la culpabilisation. La culpabilité est présente dans tous les domaines de la vie, personnelle et sociale, même si elle revêt de nouveaux habits avec l'injonction d'accomplir toutes ses potentialités dans un monde dont la nouvelle norme s'avère être le culte de la réussite et de la performance. Les économistes nous annoncent que les temps à venir seront économiquement et socialement douloureux. Nous devons faire face à l'explosion du nombre de chômeurs et de faillites. Nombreux seront nos contemporains qui se retrouveront dans la situation de l'aveugle, au bord du chemin. Combien de disciples passeront devant eux en se disant qu'ils auraient dû traverser la route plus rapidement pour retrouver du travail ? Rien de nouveau sous le soleil ! Bien avant la pandémie déjà, de nombreuses personnes souffraient d'une « *fatigue d'être soi* *** » devant les responsabilités

imposées et de plus en plus importantes : la peur coupable de ne pas parvenir à suivre le rythme, de « *ne pas être assez* » ; assez riche, assez heureux, assez en forme ou sportif, assez séduisant, assez bricoleur, assez cultivé...etc. Tout cela dans un monde où la tyrannie de l'image sévit avec force. Si vous êtes victime d'une injustice, d'une infirmité, d'un malheur, c'est que vous y êtes forcément pour quelque chose. Vous auriez dû... ou vous n'avez pas fait ce qu'il aurait fallu faire.

Or, la rencontre entre cet homme aveugle, silencieux, passif, nous offre à croire que tout est possible pour ceux qui n'ont pas la force ou l'envie de gesticuler pour s'en sortir. Il nous rassure quand la mauvaise conscience nous tiraille. Soyons serein, ce n'est pas parce que nous n'avons pas prié, avec assez de conviction, que notre prière n'a pas été exaucée. Quel soulagement !

La grâce seule sauve. Peut-être annonçons-nous plus volontiers que tout est grâce quand il s'agit du salut que nous ne méritons pas ou de la vie éternelle qui nous est offerte parce qu'un autre a payé le prix pour nous. La médaille de la grâce n'a-t-elle pas deux faces ? Si nous ne méritons pas le bien qui nous est fait, nous ne méritons pas non plus le mal quand il nous frappe.

Si nous avons autour de nous tant d'estropiés de la vie, c'est parce qu'il y a autant de disciples bien-pensants dont les jugements excluent définitivement ceux qui ne sont pas comme eux. Si c'est bien la lumière du Christ qui illumine nos lieux de vie, la première chose que nous devrions donner à voir, c'est l'attention portée à ceux qui en ont besoin. Jésus fait preuve de compassion avant tout. Il lie la parole aux actes. Il est à contre-courant de la pensée commune de ses compatriotes. Il ne cherche pas à plaire. Il ne se contente pas de

réponses faciles. Rien n'est simple avec lui. Il s'abaisse pour relever un moins que rien. Il couvre les yeux d'un aveugle de boue pour lui redonner la vue. Il parle de la gloire du Père quand on l'interroge sur le péché. Il dit qu'il est Lumière en parlant à un aveugle ! Il n'y a pas de réponses faciles ou simples devant la détresse. Parfois, nous sommes dans l'incapacité d'aider les autres à se relever. Néanmoins, il y a une mission que chaque croyant peut remplir, c'est porter attention et faire preuve de compassion. Poser un regard bienveillant sur l'autre, quel qu'il soit.

Le Fils de Dieu n'attend pas qu'on le supplie pour faire preuve de compassion. Quand on est au fond du trou, c'est surtout cela qui manque : que l'on vous considère. Jésus ne s'intéresse pas à ce qui aurait pu se passer dans la vie des parents ou de l'infirme. Qu'importe le passé ! Ce qu'il faut, c'est un avenir qui offre de nouvelles perspectives, une résurrection, une vie d'homme nouveau. Celui qui regarde en arrière n'est pas disposé pour le Royaume de Dieu (Lc 9,62).

Quand je vous disais que ce récit est un baume pour les fissures de tous les fatigués ou blessés de la vie ! Quelqu'un peut faire la lumière à notre place si nous n'en sommes plus capables. Quelqu'un nous offre un avenir quand les ténèbres nous assaillent. Parfois, il suffit de faire confiance. C'est aussi une manière de vivre sa foi.

Dolorès CAPON, pasteure, aumônier territorial

* ARC 607 Seigneur accorde-moi d'aimer

** Ex 20,5 + Deut. 5,9

*** Alain Ehrenberg, « Fatigue d'être soi », 1998,
Éditions Odile Jacob (sociologue et psychologue)

Cantique après la prédication :

ALL 44/02 Seigneur je t'abandonne

ALL 44/13 Mon Dieu, par ta lumière